

Conférence de Jean-Michel Derex

17 octobre 2018

Les animaux dans la Grande Guerre

Nous venons de commémorer la fin d'une guerre qui marque encore les esprits :

- 1,4 millions d'hommes morts
- ¼ des hommes de 18 à 27 ans

Face à cette hécatombe pourquoi parler des animaux ?

- 50 ans après, on s'intéresse aux faits de guerre mais aussi à la cause animale
- Aujourd'hui l'historien replace l'homme au centre de ce carnage
- Dans le quotidien, les soldats vivent et meurent avec les animaux
- Le genre animal a été embrigadé dans la boucherie de la guerre
- Le genre animal est aussi le cruel miroir de la guerre des poilus

Chez les animaux l'hécatombe a été massive : 1,4 millions animaux morts (chevaux + chiens + pigeons + ânes)

Or, en France, à quelques exceptions près, les animaux sont quasiment absents de l'espace mémoriel de la Grande Guerre. Parmi les exceptions, quelques très rares monuments (le cheval de Chipilly, l'âne de Neuville-lès-Vaucouleurs). Seuls quelques rares écrivains ont évoqué la mémoire des animaux de la guerre : Michael Morpurgo, (Cheval de Guerre), Jean-Christophe Ruffin (Le Collier Rouge).

Sur le sujet, l'histoire de la guerre est contrastée à la fois dans le temps et dans l'espace. La situation de 1914 est bien différente de celle de 1918. Le crottin fait place au pétrole (de plus en plus de camions, des tanks qui apparaissent en 1917).

On peut distinguer trois phases dans le déroulement de la guerre.

Première phase : août-décembre 1914 : une guerre de mouvement

On réquisitionne.

Au recensement des chevaux de janvier 1914, on comptait en France 3 millions de chevaux et mulets (pas les ânes), dont 1 million susceptible d'être requis pour la guerre.

On marquait les chevaux "mobilisés" par un matricule au fer sur un sabot et le tatouage du n° du régiment sur la crinière.

L'effectif de chevaux requis est à comparer aux 4000 voitures et 7000 camions utilisés au début de la guerre.

Quels animaux sont réquisitionnés ?

- Les chevaux de selle susceptibles d'être sellés pour cuirassiers, dragons, hussards, chasseurs. La cavalerie joue un rôle essentiel car elle agit dans le mouvement (cf. tradition napoléonienne)
- Les chevaux de trait susceptibles de tirer ou de porter les pièces d'artillerie, les vivres, les munitions, les ambulances, le courrier.

Au début de la guerre, on compte 4 millions d'hommes, 1 million de chevaux.

La société du chien sanitaire donne 600 chiens à l'armée française mais l'état-major ne croit pas en 1914 à la mission militaire des chiens contrairement aux Belges et aux Allemands

La première phase est courte, l'ennemi déjoue tous les plans, d'où une certaine improvisation pour répondre aux attaques et se défendre. C'est la période la plus meurtrière de toute la guerre. Pour les chevaux, le rythme est harassant : 40 km/jour, le ferrage est insuffisant, le manque de nourriture et d'eau se fait terriblement sentir.

C'est dans ces conditions que les bêtes entrent en guerre. Beaucoup de chevaux meurent d'épuisement sans avoir combattu. Loin des grands faits d'armes rêvés par cuirassiers, hussards, dragons, il faut déchanter. On abandonne des chevaux qui ne peuvent avancer. Les chevaux blessés sont abattus.

Le bilan est dramatique : 100 000 chevaux meurent, soit 12% de l'effectif mobilisé. C'est la fin d'une époque, celle de la suprématie du cheval de selle sur le champ de bataille. Les taxis de la Marne sont un symbole.

Deuxième phase : décembre 1914-octobre 1917, la guerre de tranchées

L'armée demande de plus en plus de chevaux.

Janvier 1915 : 589 000

Janvier 1916 : 793 000

Janvier 1917 : 881 000 (c'est le maximum, 300 000 de plus que fin 1914).

Pourquoi ?

- le train qui transportait en septembre 1914 27 000 tonnes doit en transporter 747 000 en septembre 1917.

- l'artillerie qui en janvier 1916 emploie 41% de l'effectif (cavalerie 11%) en emploie 80 % en janvier 1917.

Face à cette demande il y a pénurie de chevaux.

- on réquisitionne mais c'est impopulaire
- on achète des chevaux mais c'est coûteux.

De plus il faut ménager le cheptel national d'où la décision d'importer des chevaux en provenance d'Amérique du Nord et d'Argentine. La traversée dure de 15 à 20 jours. Par exemple le *Balgray*, parti de New-York le 6 janvier 1915 avec 205 chevaux installés en totalité sur le pont arrive à La Pallice (Port de La Rochelle) le 29 janvier avec 38 bêtes seulement. 167 ont été tuées par la tempête, jetées à la mer ou abattues à la suite de fractures. Lorsque les bêtes ne sont pas sur le pont mais confinées dans des abris, l'aération est souvent insuffisante et les maladies contagieuses se propagent.

Qu'en est-il des pigeons ? A l'époque, le téléphone existe depuis 30 ans mais les lignes téléphoniques cassent. La communication humaine par des coureurs est coûteuse en vies humaines, d'où le recours aux pigeons. Le pigeon sert pour envoyer des messages (colombogrammes) entre premières lignes et artillerie. En début de période, on en dénombre 1500. En fin de période, on enverra 25 000 messages grâce aux pigeons. Le pigeon Vaillant et ses faits de guerre au fort de Vaux près de Verdun est le plus célèbre de ces pigeons.

Et les chiens ? L'état-major est également réticent. L'intérêt des chiens est qu'ils sont capables de détecter des blessés. Mais pour avoir de bons chiens, il faut de bons maîtres. Un an après le début de la guerre, entre les chiens sanitaires et les chiens de traîneau, on finira quand même par reconnaître l'intérêt des chiens.

Quelle a été la condition de ces animaux enrôlés dans une guerre longue, dure et éprouvante ? Le nombre des victimes animales des combats a été relativement limité. Mais

- Mauvaise nourriture
 - Pénurie de main-d'œuvre pour la fauche du foin
 - Rationnement
 - Aliments de substitution (maïs, fèves, pois, carottes)
 - Sous-alimentation
- Mauvais hébergement
 - froid et humidité
 - affections : crevasses et javarts
- Mauvais équipement pour les terrains argileux ou humides. Les animaux glissent et se blessent

- Soins sommaires

- l'équipement s'adapte cependant en fonction des circonstances : musettes-mangeoires garnies de foin ou de compresses imbibées de solutions neutralisantes pour les chevaux.

Pour ce qui est des chiens, ils sont peu adaptés au terrain. Leurs litières grouillent de vermine.

Plus que les balles ou les gaz, c'est le surmenage qui tue :

- de septembre 1916 à janvier 1917, à Verdun, 17 800 chevaux en surmenage
- le surmenage fragilise les organismes d'où des maladies contagieuses :
 - morve
 - gale
 - gourme

Face à cette situation les vétérinaires sont sans moyens et sans autorité : l'urgence est que les chevaux retournent au front.

En 1917, les animaux sont frappés par la sous-alimentation.

La France va-t-elle perdre la guerre faute d'avoine ? On peut se le demander.

- Avoine, ressource vitale, la mobilité de l'armée en dépend
- Printemps 1917, on sait que la récolte de foin sera catastrophique
- Il faut ajuster l'effectif de chevaux au stock d'avoine.

On décide de réduire le cheptel de 10% soit 100 000 chevaux, d'éliminer les « bouches inutiles », de céder 6 000 chevaux aux Américains, de vendre ou de prêter (contre rémunération) des chevaux, de rationner ceux qui restent. Ces mesures sont catastrophiques car elles reviennent à demander de plus en plus aux chevaux. Nivelle écrit au ministre de la Guerre : « une grosse part des pertes en chevaux subies ces derniers temps provient de ce que la nourriture des chevaux n'est pas en rapport avec les efforts que l'on a dû leur demander ».

Troisième phase : l'offensive finale: seconde guerre de mouvement

La guerre de mouvement de 1918 n'est pas celle de 1914. Les tanks sont là. Les Américains aussi.

Dans cette phase, les besoins en chevaux sont immenses :

- il faut rééquiper la cavalerie
- l'artillerie en demande toujours plus : 83% de l'effectif
- on recherche des gros chevaux, ce que souligne un officier des haras : « ce qu'on veut, c'est du poids, de la taille, de la corpulence... On veut obtenir le cheval-locomotive et, pour ce faire, on produit le mastodonte adipeux et pléthorique, le cheval d'une tonne ».
- demande américaine : la France s'est engagée à fournir 100 000 chevaux.

Au total, il faut trouver 165 000 chevaux entre fin mai et fin juillet 1918. Les chevaux non encore engagés sont à bout de souffle (travaux des champs). On sera amené à acheter des chevaux au prix fort. On reprend même les réquisitions.

Une nouvelle crise alimentaire se manifeste : on réduit encore un peu plus les rations.

Pétain écrit à Clémenceau le 7 octobre que « les attelages sont surmenés. Le chiffre des évacuations augmente dans des proportions inquiétantes ».

Le 11 octobre 1918, le Grand Quartier Général des armées rédige une note secrète où il souligne que pendant trois jours les chevaux ont peu ou pas mangé : « ils sont tous, ceux de l'artillerie et des trains comme ceux de la cavalerie, dans un état inquiétant de misère physiologique. On rencontre partout des cadavres, on en voit qui meurent sur le terrain... »

La guerre de mouvement produit une nouvelle hécatombe comme en 1914. Les bêtes sont épuisées. Les vétérinaires peinent à faire leur travail.

Après l'armistice du 11 novembre, on cherche à se débarrasser au plus vite des bêtes qui coûtent cher à entretenir :

- boucherie
- régions sinistrées
- 10 000 chiens : aveugles et infirmes
- pigeons donnés

La géographie animale du front

1. *No man's land*

Dans la zone avancée, zone de mort où l'homme ne peut se mouvoir qu'en rampant, le cheval ne peut paraître. Ici, les soldats sont souvent seuls avec leur chien de sentinelle. Le chien de sentinelle doit être doté d'un bon odorat, d'une bonne ouïe, d'une bonne vue. Il ne doit pas aboyer. Les meilleurs chiens pour cela étaient les chiens "alsaciens" c'est-à-dire les bergers allemands !

Rats et mouches sont les principaux ennemis du poilu (avec le " Boche »)..

Les rats font horreur aux soldats. L'idée de pouvoir éventuellement servir de nourriture aux rats glace le sang des soldats : « j'ai une prière à vous adresser, note dans son journal Louis Barthe, un soldat de première ligne. Si je suis tué à l'attaque, je vous supplie de ne pas me laisser sans sépulture : ce qui me fait le plus horreur, c'est de rester la proie des rats et des corbeaux ».

2. *Seconde ligne* (70 à 100 mètres de la 1ere ligne, sert de repli ou de base pour contre-attaque)

Chiens de ravitaillement : bâtts spéciaux ou attelés à petites voiturettes.

3. *Troisième ligne* (de 150 m à 2 km)

Pour circuler dans les tranchées de réserve, il faut des animaux de petite taille, tels les ânes. En juillet 1916 à Verdun : « qui aurait songé à l'emploi de l'âne, quadrupède honni, méprisé, maltraité, comme auxiliaire de guerre ? » Mais l'âne est résistant. On en utilisera 10 000: bât algérien avec couffins (60 kg de matériel). Les ânes seront très exposés.

Il y a aussi les animaux indésirables tels les poux et les rats. Les poux prolifèrent dans des litières rarement renouvelées.

Un soldat constate avec fatalité : « ici tout le monde est couvert de vermine, les poux, les morpions etc. ; nous marchons dans tous les fumiers possibles, et on ne peut pas se débarbouiller, il n'y a pas d'eau ». Un autre écrit : « partout des rats. La nuit, je me réveillais. J'avais un rat qui dansait sur le corps. Ils nous couraient sur la figure. Ils faisaient plus de bruit que le monde. »

4 - *Un peu plus loin* : de 6 à 12 km, là où est l'artillerie

Chevaux de trait et pigeons

5 - *Cantonement* : 8 à 15 km

6 - *Zone de ravitaillement*

On trouve des animaux de compagnie. Mais n'a pas un chien qui veut. Les sans-grade ne sont pas autorisés à posséder un animal personnellement. C'est un privilège réservé aux officiers. En revanche, les soldats peuvent adopter collectivement des animaux.

Coté français, on trouve des chiens, des chats, des geaus, des hérissons

Dans les troupes originaires des pays anglo-saxons, qui viennent directement d'Afrique du sud, d'Australie, de l'inde, on trouve des animaux tels que lions, antilopes, kangourous.

Il y a aussi les mascottes, encouragées par la hiérarchie pour améliorer le moral des troupes.

Conclusion

Au terme de cette évocation, on peut se demander si la grande guerre a constitué une rupture dans la relation de l'homme à l'animal.

Pour le cheval, la rupture est nette. Incontestablement, le cheval de cavalerie sort du jeu. C'est fini de la cavalerie, sur la scène française tout au moins, même si les Polonais l'utiliseront encore en 1939 .

Pour l'utilisation de l'animal comme bête de trait, la rupture sera moins nette, progressive à mesure de la motorisation des villes et des campagnes.

Cette conférence et l'ouvrage que je viens d'écrire entrent dans la mouvance de la commémoration qui a eu lieu en 2018. J'ai essayé d'écrire une histoire des animaux de la Grande Guerre pour mieux faire connaître la vie de ces bêtes qui n'avaient rien demandé mais « qui n'avaient pas le choix ».

Puissent ces années mémorielles faire sortir de l'amnésie ces êtres de chair et de souffrance.